

Les méthodes interdisciplinaires utilisées dans cet ouvrage

J. Ki-Zerbo

L'interdisciplinarité

L'interdisciplinarité dans la recherche historique est un thème à la mode. Mais l'application en est rendue difficile, soit par la disparité des démarches méthodologiques particulières des disciplines concernées, soit par le poids des habitudes particularistes dans lesquelles sont enkystés les chercheurs eux-mêmes, jaloux d'une sorte de souveraineté territoriale épistémologique. La présentation même des résultats de la recherche s'en ressent, qui continue à distinguer dans la vie d'un peuple par chapitres bien séparés, la vie économique, la société, la culture, etc. Si d'aventure on envisage une approche interdisciplinaire, c'est souvent en termes de phagocytose. Dans cette guerre de préséance et d'hégémonie, l'Histoire a une position ambiguë. En effet, elle est nécessaire à toutes les disciplines, mais ne disposant pas de ce vocabulaire particulier plus ou moins ésotérique qui pour d'autres sciences tient lieu de forteresse dans laquelle les spécialistes se retranchent, elle fait figure de discipline-carrefour, qui risque de payer de sa légitimité son omniprésence même.

Discipline-orchestre, l'Histoire disposait traditionnellement d'un chef d'orchestre qui était le document écrit. Mais l'Histoire de l'Afrique surtout au sud du Sahara se caractérise par la pauvreté relative des sources écrites surtout avant le XVII^e siècle et, encore plus, avant le VII^e siècle de notre ère. Or, « quand on n'a pas sa mère on tête sa grand-mère »¹, dit un

1. La lactation semble être un processus réflexe; mais la pharmacopée africaine disposait de recettes pour l'activer.

proverbe africain. A défaut de sources écrites, l'Histoire de l'Afrique doit coaliser toutes les sources disponibles pour reconstituer le passé. Cette carence peut d'ailleurs finalement se convertir en facteur presque positif, dans la mesure où elle permet d'échapper au poids trop écrasant de l'écrit, d'où résulte parfois une dépréciation implicite des autres sources. Par ailleurs, la recherche historique et en sciences humaines en Afrique a longtemps souffert de deux maux contradictoires. D'abord la déformation historiciste qui conduit à considérer le flux du processus social comme un chapelet dont les grains sont des événements datés. D'où la hantise de reconstituer le calendrier rendant intelligible l'évolution des peuples, et l'indifférence pour tout le reste (économie, structures sociales et cultures).

D'où cette histoire linéaire, généalogique et événementielle, squelettique en somme, parce que dépourvue de la chair même de la vie. Une autre déviation encore plus vicieuse, issue peut-être en partie du préjugé de primitivisme appliqué à la réalité africaine par un évolutionnisme sommaire, analyse des structures atemporelles, en abolissant la profondeur historique sans laquelle cependant lesdites structures n'ont de signification, ni objective ni subjective. Il en va de même pour certains chercheurs remplis d'auto-suffisance pour leur discipline: ces linguistes allergiques à tout ce qui est interférence culturelle, et ces ethnologues fonctionnalistes qui récusent toute dimension historique. Par bonheur, ces murailles de Chine disciplinaires s'écroulent progressivement. « La constatation, écrit J. Desmond Clark, que archéologues, linguistes et anthropologues culturels ou ethnographes sont confrontés la plupart du temps aux mêmes problèmes, et que la meilleure façon de les résoudre est l'équipe interdisciplinaire, est l'un des facteurs les plus encourageants et les plus stimulants des études africaines aujourd'hui. »²

La pseudo-histoire marquée par la fascination exclusive de la chronologie, comme le mirage de l'analyse structurelle purement statique et formelle s'évanouissent peu à peu, comme en font foi les écoles qui introduisent la diachronie et le conflit dans leur méthode d'analyse, en intégrant comme Calame — Griaule et Houis, fait de culture et fait de langue, ou en abandonnant comme Balandier l'approche immobile des « sociologues », pour une approche dynamiste qui adopte le mouvement et la confrontation comme outils d'analyse. La contradiction n'est-elle pas partie intégrante de la réalité? Ce qui est certain, c'est qu'aucune discipline ne gagne à aborder seule la réalité infiniment dense et hirsute du monde africain. Ce serait vouloir trancher le nœud gordien à coups de sabre. C'est le cas aussi des chercheurs qui comptent trouver le principe d'explication fondamentale de telle ou telle société africaine dans un seul élément: par exemple dans l'analyse structurale de la parenté ou dans le système de représentations, de croyances, de mythes

2. J. Desmond CLARK, « African prehistory: opportunities for collaboration between archaeologists, ethnographers and linguists » in *Language and history in Africa*, Frank CASS, 1970.

et de symboles considérés comme dotés d'une autonomie et d'une logique propre, indépendante par exemple des rapports de production.³ Alors que, s'agissant de la parenté, son analyse relève, en Afrique, de systèmes moins « purs », plus complexes qu'en Australie par exemple, structures dont Lévi-Strauss admet qu'elles sont également conditionnées par des éléments (économiques et politiques) autres que le seul mécanisme des règles de parenté.

L'Histoire africaine, moins que toute autre discipline ne peut s'accommoder du ghetto. Et cela, même et surtout pour l'établissement de ce qui pourtant semble relever justement du monopole de l'Histoire : la chronologie. Souvent, la solution d'un problème de chronologie ne peut s'identifier correctement que par l'appel conjugué à quatre sources différentes : les documents écrits, l'archéologie, la linguistique et la tradition orale. L'historien, remontant la route du temps, ressemble alors à un automobiliste qui dispose pour apprécier les distances, de plusieurs instruments : le compteur de sa voiture, sa montre, les bornes kilométriques, et éventuellement le témoignage d'un autochtone. Cette connivence nécessaire est d'ailleurs un facteur favorable pour garantir que l'image du passé est restituée dans sa netteté et sa totalité qu'une seule source ne saurait rendre à elle seule parfaitement. La description de Koumbi Saleh dans le *Routier* de al-Bakrī resterait bien lacunaire si les archéologues n'avaient exhumé et expliqué des ruines encore plus éloquents que le chroniqueur arabe. Ajoutons qu'ici encore la tradition orale n'est pas absente, puisque c'est grâce à elle que le site de Koumbi Saleh a été découvert. Dans ces conditions, peut-on parler de sources nobles et de sources vulgaires, en les classant dans une échelle discriminatoire dont les documents écrits occuperaient le faite et la tradition orale le dernier échelon ? Il ne semble pas. La valeur d'une source n'est pas une réalité en soi ; elle est relative à l'objet particulier de la recherche entreprise. C'est ainsi que pour chaque cas concret, il y a dans le faisceau de témoignages dont on dispose, une source axiale, une source-chef-de-file qui peut différer selon le sujet. Pour la préhistoire africaine et pour les sociétés de Pygmées, par définition, les documents écrits ne constituent pas la meilleure source, puisqu'ils n'existent pas. Selon les moments et selon les régions en Afrique, la panoplie des preuves historiques est commandée par telle ou telle source axiale, les autres jouant à son égard un rôle adventice et auxiliaire. Selon qu'il s'agit d'un obscur groupement gétule ou du royaume de Jugurtha, des Kirdi du Nord-Cameroun ou des Ashanti du Ghana, des Kabyé du Nord-Togo ou de l'empire de Gao qui nous est conté par le Ta'rikh al-Fattāsh, la source maîtresse n'est pas la même. Et ce n'est qu'à la fin de l'enquête qu'une des sources est reconnue comme maîtresse. Car c'est la source qui conditionne le résultat ; mais c'est le résultat qui justifie la source. Si cela est vrai, on peut avancer sans risque d'erreur qu'en matière d'Histoire africaine, l'interdisciplinarité, loin d'être un luxe, est une des données fondamentales de la méthode. En fait, il n'y a pas d'alternative à l'interdisciplinarité.

3. Cf. M. GRIAULE et G. DIETERLEN, 1965.

La complémentarité des sources

Les sources de l'Histoire africaine sont manifestement complémentaires, à tel point que chacune d'elles, livrée à elle-même, est souvent mutilée et ne donne du réel qu'une image floue que seule l'intervention d'autres sources peut aider à mettre au point.

L'archéologie en soi risque de n'être qu'une description aride, un constat presque funèbre, prononcé hardiment à partir de quelques échantillons. Et s'il fallait attendre uniquement d'autres fouilles pour corroborer ou infirmer les hypothèses formulées, le rythme de la découverte en serait affreusement ralenti. Replacée au contraire dans le cadre de vie qu'elle prétend exhumer et qui était multiforme, l'archéologie rend d'éminents services aux autres disciplines qui le lui rendent bien. L'explication de ses trouvailles se trouve en effet bien souvent en dehors de l'archéologie même. A Zimbabwe par exemple ce sont les mines d'or et leur défense, ainsi que la religion, qui donnent un sens à la plupart des substructures et superstructures. Ailleurs, le contenu des tombes et la position des morts dans les mausolées ne peuvent s'expliquer que par les croyances des gens et la représentation qu'ils se font de l'au-delà. En revanche, quand dans le nord du Ghana des fouilles révèlent un plan architectural conforme à ceux du Soudan sahélien, l'archéologie pose ou résout un problème intéressant d'influence culturelle.

Il en va de même pour l'art africain qui, pour éclairer l'Histoire, doit être éclairé par elle. L'art en effet, surtout l'art préhistorique, est conditionné par une multitude de facteurs, depuis la géologie jusqu'aux religions, aux mythes et aux cosmogonies, en passant par les structures socio-politiques et la volonté de puissance des rois. Dans ces conditions l'esthétique est intimement gouvernée par l'éthique, en même temps qu'elle la sert. Par ailleurs, l'art est souvent un conservatoire, un musée d'anthropologie culturelle et même physique par les rites, les scarifications, les coiffures, les costumes et les scénarios qu'il reproduit.

Mais la compréhension de l'art lui-même, en temps que technique inspirée, ne peut se faire en dehors de l'Histoire. La stylistique s'explique souvent par l'organisation sociale. Au Bénin par exemple, ce sont les mêmes artistes (égbésanewa) qui sculptent le bois et l'ivoire; alors que ce sont d'autres qui travaillent la terre cuite et le bronze. Il est bien évident que le passage d'un matériau à l'autre explique en grande partie la facture des objets en ivoire ou en bronze; de même que, durant la préhistoire, la coupe et les dessins extérieurs des poteries ne s'expliquent que par leur invention à partir des paniers en paille tressée. Que dire alors des masques pour la confection desquels les Africains ont déployé une imagination sans limite! Les masques bobo par exemple, en particulier les trois principaux: kele, le masque ancêtre, kimi, au chef d'oiseau marabout, et tiébélé, au crâne de buffle, sont de véritables personnalités reconnues dans le village, et qui, non seulement témoignent

de l'Histoire, mais aussi contribuent activement à la faire⁴. Que dire des cauris mentionnés déjà par Ibn Battūta en 1352 dans la cour du Mali, et dont la destination première était monétaire, mais qui servaient aussi, par rangées artistement disposées, comme parure; et qui avaient aussi une valeur spéciale pour les engagements sociaux et les cérémonies religieuses! L'art ici est immergé dans un complexe qui l'informe et qu'il vivifie. Entreprendre l'histoire de certaines sociétés africaines sans comprendre le langage multiple des cauris et des masques, c'est entrer dans une salle d'archives en analphabète. La « lecture » de l'évolution étudiée serait nécessairement tronquée.

Il en va de même de la tradition orale dont il est amplement traité par ailleurs. La tradition orale, c'est de l'Histoire vécue, charriée par la mémoire collective, avec tout ce que cela comporte d'aléas et de naïveté, mais aussi de fraîcheur et de sève. Dans la tradition, il y a, comme pour la langue d'Esopo, le meilleur et le pire. Certes la tradition orale est souvent muette sur les facteurs économiques et structurels. Mais telle qu'elle est, elle sert déjà à détecter d'autres sources souvent plus pertinentes comme les manuscrits et les sites archéologiques. A tel point qu'il est recommandé de se livrer avant toute campagne de fouilles à la collecte des traditions locales. Elle aide aussi à corriger les erreurs d'interprétation provenant d'une approche purement extérieure. De plus elle permet de limiter le nombre d'hypothèses, de rétrécir l'éventail des options⁵. Mais en cas de versions multiples d'une même tradition, c'est une autre source, par exemple la consultation de la carte des zones intéressées par telle ou telle éclipse qui permettra de trancher. Liés à la tradition, les tambours constituent l'un des grands livres vivants de l'Afrique. Certains tambours sont des oracles, d'autres des postes d'émission, d'autres des cris de guerre qui font germer l'héroïsme, d'autres encore des chroniqueurs qui égrenent les étapes de la vie collective. Leur langage est au premier chef un message chargé d'histoire. On a distingué à ce propos l'ethnomusicologie interne ou technique et l'ethnomusicologie externe, c'est-à-dire liée au tissu social et culturel⁶. Les plus grandes épopées ou chroniques sont

4. « Le grand masque des oracles ou "esprit de Dieu" est le Go Gè, gardé par un prêtre suprême appelé Gonola. Le grand masque entre pour une grande part dans le système politique de ces sociétés, extension pratique du culte des ancêtres, fonctionnant la nuit dans le plus grand secret. Lors des sessions du Poro, le grand masque est amené à l'avance dans le bois sacré, recouvert d'un linge blanc. Le Gonola joue le rôle de chef et de prêtre, dispensateur de la vérité insufflée par les ancêtres. Go Gè est aussi un législateur puisque ses décisions sont criées dans le village et ont force de loi. » M. HOUIS in *Etudes guinéennes*, 1951; G.W. HARLEY, 1950.

5. Il va sans dire que la tradition doit être située. Dans un intéressant tableau méthodologique d'analyse des contes et légendes, quelques chercheurs ont défini en 7 colonnes les données internes au conte (sémantique — réthorique) et les données externes, dont les unes relèvent du contexte culturel et civilisationnel et les autres sont même hors de ce contexte. Cf. « Littérature orale arabo-berbère », 4^e *Bulletin de liaison*, 1970. Centre d'études maghrébines, musée de l'Homme, Paris.

6. « Procédant ainsi, le chercheur peut déboucher sur bien des domaines plus particuliers: les rapports de la musique et du langage; les symboles sociaux et philosophiques attachés à la musique, la relation des rythmes aux phénomènes de possession; les relations de la musique à l'environnement économique et écologique, les relations entre diverses musiques de diverses ethnies. Simha AROM, Denis CONSTANT in D. MARTIN, T. YANNOPOULOS, *Guide de recherches — l'Afrique noire*, Armand-Colin, Paris, 1973.

chantées souvent par des groupes sociaux organisés à cet effet et sous une forme spécifique à l'Afrique, dans le cadre d'une participation vivante. Car la musique n'est jamais reçue passivement: elle est agie par tout le groupe. C'est le lieu d'une célébration collective où la trilogie chant-danse-musique nous invite à une interprétation synthétique, dans laquelle la linguistique, l'histoire, la botanique, la psychologie sociale, la psychologie, la physiologie, la psychanalyse, la religion, etc. ont leur mot à dire. Sans aller jusqu'à attendre beaucoup de la musico-chronologie, l'étude comparative des instruments et de la substance musicale par des mesures arithmétiques traitées par l'analyse statistique peut donner des résultats probants en matière de diffusion et de développement culturels. L'univers musical africain s'éteint devant l'invasion de musiques souvent moins riches, mais portées par des systèmes économiques plus riches. Le tam-tam qui a fait l'Histoire, sera-t-il bientôt lui-même un objet d'Histoire?

La linguistique, elle, est de plus en plus une compagne jeune, fidèle et féconde de l'Histoire, car la tradition est conservée sous les espèces et dans le musée vivant des langues, dont il faut posséder la science pour en extraire « la substantifique moelle ». Toute langue est une création mentale, mais aussi un phénomène social. Son vocabulaire par exemple est le reflet des réalités forgées par l'Histoire de chaque peuple. Mais réciproquement, c'est la langue, le verbe, qui fait passer dans la mentalité et les motivations des peuples un système de concepts et de normes régulatrices des conduites; certains de ces concepts sont difficiles à rendre identiquement dans une langue reliée à un contexte global différent. Tel le concept de sanakuya (en mandé) et de rakiré (moré) traduit vaille que vaille par « parenté à plaisanterie » et qui joue un rôle historique si important dans la zone soudano-sahélienne. Tel le concept de dyatigui (en mandé) qui est loin de coïncider avec la simple idée de « logeur »; le concept de tengsoba rendu mot à mot, mais non idée à idée, par la formule « chef de terre ». La critique linguistique est constamment sollicitée par l'historien concurrentement avec d'autres sources. C'est ainsi que la chronologie et l'origine des ruines circulaires du pays lobi sont le résultat d'un concours de preuves s'éliminant et se renforçant mutuellement: rejet de l'hypothèse d'une origine portugaise fondée sur un texte de Barros, mais contredite par le tracé de la route qui serait concernée et par l'examen des revêtements de crépissage dont l'état de fraîcheur n'autorise pas un horizon temporel très reculé: appel à la dénomination wilé et birifor de ces ruines: kol na wo, c'est-à-dire « étables des vaches des étrangers »; identification de ces étrangers en la personne des Koulango grâce à la stylistique des poteries retrouvées dans les ruines; estimation chronologique enfin, liée aux traditions de migrations des peuples de la région. On voit ici concrètement le rôle décisif de la linguistique dans la tentative d'interprétation d'un fait historique précis⁷.

Mais le phénomène linguistique qui est culturel, ne saurait sans aberration grossière être assimilé avec le tribalisme, ou le fait biologique de la race.

7. Cf. P. PARENKO et R.P. J. HERBERT, 1962.

La langue des cavaliers dagomba envahisseurs des pays du bassin de la Volta au XIV^e siècle s'est peut-être perdue, remplacée qu'elle a été par la langue des femmes Kusase qu'ils ont prises localement et qui sont devenues les mères de leurs enfants, contamination linguistique qui, comme il arrive parfois, se serait exercée aux dépens de ceux qui, par ailleurs, détenaient l'impérialisme politique. De même l'ethno-histoire, réduite au présent ethnographique quasi inerte des fonctionnalistes, n'est pas une vraie histoire et ne saurait jouer un rôle positif dans cette conjugaison des sources où chacune d'elles constitue non pas un élément statique, mais une variable portée par le flux du processus historique. L'ethno-histoire fonctionnaliste néglige d'ailleurs trop souvent les cultures matérielles et ce mouvement général des produits en lequel Leroi-Gourhan décelait la matrice des civilisations. Le couple mercantile transsaharien, sel contre or du Soudan, remplacé quelques siècles plus tard par le couple captifs contre fusils, ne constituent-ils pas les bases les plus importantes de l'édification des royaumes et empires dans l'Ouest africain ?

Dans ces conditions, une sociologie dynamiste représente elle aussi l'un des milieux essentiels dans lequel doit s'exercer la critique historique africaine. En effet, il ne s'agit pas de transférer sans discernement les outils d'analyse d'un tissu socio-politique donné à un autre, ni dans le temps ni dans l'espace, au risque de créer plus de problèmes qu'on n'en résout. Par exemple pour la supputation des durées moyennes de règnes, on ne saurait extrapoler sans précaution, dans l'amont historique, une durée moyenne relevée dans une période contemporaine connue, puisque la stabilité ou l'instabilité politique et sociale ne sont pas nécessairement les mêmes. De la même manière, la succession collatérale (de frère à frère) privilégiée dans le royaume mossi du Yatenga, ne saurait donner des moyennes identiques à celles du royaume de Ouagadougou où la succession était de préférence en ligne directe (de père à fils). Dans le cas de Ouagadougou, la durée moyenne des règnes tendrait à être plus longue et le nombre de générations plus élevé. Encore que des facteurs religieux puissent être pris en compte aussi. Mais si nous passons aux dynasties des rois des Gan (Gan-Massa) qui étaient systématiquement élus parmi les hommes mûrs les plus jeunes, la moyenne de durée des règnes sera encore plus élevée. En d'autres termes, la détermination de l'horizon chronologique ne saurait s'opérer indépendamment de la connaissance de la sociologie politique d'un pays donné. Mais le concept même de stabilité n'est pas un « modèle » prêt-à-porter « ne varietur » pour toutes les périodes et tous les pays. La stabilité peut n'être qu'apparente ou se solder par un « prix » social assez lourd. En Éthiopie et dans le royaume de Ouagadougou, l'élimination ou la relégation des candidats malheureux et des collatéraux assuraient une certaine stabilité, mais au prix de pertes humaines sévères que l'Histoire doit prendre en compte en termes d'instabilité, pour fournir une explication pertinente de l'évolution de ces pays.

Les sciences naturelles ou exactes seront, elles aussi, mises à contribution pour cerner ou affiner l'image du passé africain, à commencer par l'ordinateur pour le traitement de certaines données chiffrées, les procédés

techniques, physiques, chimiques et biochimiques de datation, d'analyse des métaux, des plantes et denrées alimentaires, du cheptel et de son pedigree, l'épidémiologie et les catastrophes matérielles liées à la climatologie. Ce n'est pas pour rien que dans les traditions africaines, une si grande place est donnée aux famines qui servent de repères chronologiques au même titre que les guerres. Le rôle de la violence a sans doute été, dans l'évolution de l'Afrique, comparable à celui qu'elle a joué dans l'Histoire des autres continents; mais d'une part le faible niveau technologique en a rendu l'impact absolu moins virulent, cependant que l'impact relatif s'est trouvé magnifié, puisque la plus légère avance d'un peuple sur l'autre dans ce domaine revêtait une signification plus grande. La différence d'armement n'a-t-elle pas été déterminante dans l'instauration de l'hégémonie des Assyriens en Egypte, des premiers dynastes du Ghana et de Tchaka le Zoulou? La statistique aussi doit apporter une contribution substantielle, ne serait-ce que pour donner une consistance quantifiée à des réalités qui sans cela seraient déformées, même qualitativement, puisqu'à partir d'un certain seuil on peut parler d'un saut qualitatif dans la nature des phénomènes. Les structures de deux peuples de 10000 et 10 millions de personnes ne peuvent pas être de même nature. Quand on parle d'invasions, d'armées africaines du XIV^e siècle, le piège de l'anachronisme consiste à imaginer ces mobilisations à travers la grille conceptuelle du XX^e siècle. La référence statistique, même sous forme d'estimations approximatives, contribuera à ramener les choses à une échelle grandeur nature plus conforme au déroulement réel des événements.

La polémologie africaine ne peut d'ailleurs contribuer valablement à l'Histoire africaine si on ne la lie pas avec la religion à laquelle elle est étroitement associée, car l'art de la guerre était en partie un affrontement magique. Il n'est que de voir l'habit de guerre de al-Boury N'Diaye, bardé d'amulettes, pour s'en convaincre. Et cela continuera jusqu'aux tirailleurs africains des deux guerres mondiales. Quant à l'anthropologie physique, elle peut de son côté être associée à la confection d'une histoire authentique. Les mythes racistes, comme la thèse «hamite», appuyés sur de fragiles apparences, ont longtemps infecté ce secteur de la recherche. Mais il ne pourra justement être assaini que par la méthode interdisciplinaire associant des preuves diverses pour aller au vrai. Déjà les peintures rupestres préhistoriques peuvent mettre sur la piste de certaines identifications, encore qu'il ne faille pas confondre genre de vie (tel qu'il apparaît sur la paroi d'une roche) et race.

N'oublions pas cependant que certaines déformations du squelette comme l'élongation du crâne pratiquée chez les Mangbetou, sont liées au genre de vie et à la culture. Par ailleurs, si l'analyse sérologique peut aider à balayer certaines confusions, elle dévoile cependant que même les groupes sanguins peuvent s'adapter au milieu; ce qui dénote l'impact décisif du biotope sur la race. Celle-ci ne peut donc pas se comprendre, tant qu'elle n'est pas replacée, comme presque tout ce qui relève de l'Histoire, entre la nature et la culture, en passant par la biologie. La nature africaine a pesé lourdement sur l'Histoire. C'est pourquoi, sans verser dans un quelconque déterminisme mécanique, les

conditions géographiques ne doivent jamais être perdues de vue⁸. La spécificité des cultures et de l'évolution préhistorique de l'Afrique centrale, comme le rappelle de Bayle des Hermens, ne se comprend qu'en pensant à la présence opaque de la forêt, laquelle nous rappelle l'influence de l'espace sur le temps⁹. Comment parler des premiers habitants de la vallée du Nil sans recourir à la géomorphologie et à la paléoclimatologie¹⁰ ?

Comment ?

Ainsi donc, multiples sont les associations et conjugaisons de disciplines qui s'imposent à l'historien de l'Afrique. Mais comment organiser cette bataille rangée et concertée de disciplines si hétérogènes dans la conquête commune du visage ancien de l'Afrique ? On peut concevoir une association des efforts extrêmement lâche, consistant seulement à se fixer quelques intentions communes, à laisser chacun cheminer selon la problématique de sa discipline propre, et à se retrouver sur la ligne d'arrivée pour une confrontation des résultats. Cette stratégie ne semble pas satisfaisante ; car elle laisse subsister tous les handicaps de chaque discipline particulière, sans tirer parti sinon de toutes les vertus de chacune, du moins du surcroît de lumière qui jaillit de l'association intime de leurs démarches. A l'interdisciplinarité par juxtaposition, il faut préférer une interdisciplinarité par greffe des approches et des disciplines. La stratégie globale de la recherche mais aussi les étapes tactiques doivent être fixées en commun. Après avoir défini de concert les interrogations essentielles dans leur apparition originelle, il y a lieu de répartir par groupes celles qui appellent l'intervention de telle ou telle discipline. A des échéances fixées ou encore à la demande d'une des instances engagées dans la recherche, des mises au point ou des mises en commun doivent se faire, sortes de briefings qui reposent les problèmes en termes renouvelés par la progression de la démarche commune. Le cas échéant, des nœuds ou goulots d'étranglement détectés par les mises au point feront l'objet de programmes d'urgence et de concentration intensive des efforts. Cette association permanente, cette recherche coopérative, doit disposer d'un maître d'œuvre pour l'ensemble de l'ouvrage ou du programme. Mais elle peut aussi se désigner d'avance des chefs de files différents pour les différents moments de l'investigation, selon que telle phase exige le leadership plutôt d'un linguiste, telle autre celui d'un sociologue, etc. Une telle stratégie interdisciplinaire a des chances de provoquer un enrichisse-

8. «La nature propose et l'homme dispose», a écrit VIDAL DE LA BLACHE; mais comme le suggère P. TEILHARD DE CHARDIN «L'Histoire, vue de haut n'est-elle pas le chapitre le plus récent de l'histoire naturelle ? »

9. Voir H. LEFEBVRE, 1974, livre vigoureux où l'auteur traite d'une théorie unitaire de l'espace (physique, mental, social).

10. La reconstitution de la diète qui donne certaines indications sur la démographie ainsi que sur la durée d'occupation d'un site, peut être dérivée de tests chimiques sur le calcium, le phosphate, les pollens, les protéines. Des efforts sont déployés par les palynologues pour constituer une banque de pollens africains.

ment mutuel réel de l'approche de chaque discipline, et un affinage de son mordant sur le sujet commun de la recherche. Elle permet d'exclure au plus tôt la progression aveugle dans des impasses, d'ouvrir le maximum de voies fécondes et de raccourcis accélérateurs. Une telle recherche collégiale qui amènerait des historiens, des anthropologues culturels, des spécialistes de l'art, des botanistes à descendre sur les sites avec les archéologues, se présente comme un imposant chalut qui récolte en extension et en profondeur la substance de la réalité historique globale. Cela suppose que les Instituts d'études africaines qui existent déjà en grand nombre, puissent adapter leurs structures à ce genre d'action. Cela suppose surtout qu'un nouvel état d'esprit s'instaure au niveau des chercheurs eux-mêmes.

En effet, quel est le but de l'entreprise ? C'est de restituer aux Africains une vue et une conscience de leur passé qui ne peut pas être une photocopie de la vie passée, mais qui doit, un peu comme dans la caverne de Platon, reproduire en projection les scènes qui naguère furent réelles dans l'amont du temps. Or la vie est essentiellement intégration et cohérence, adhésion de forces diverses à un projet commun. La mort est par définition désagrégation, in-cohérence. La vie individuelle ou collective n'est ni unilinéaire ni unidimensionnelle ; c'est un tissu dense et compact. Il arrive que le roman historique tente et réussisse (dans des conditions plus faciles assurément) ce projet rarement réalisé par les historiens : la résurrection du passé. Des professeurs d'histoire, d'économie, de sociologie, etc. pourraient trouver matière à étude conjointe dans ces fresques vivantes que sont *les Raisins de la colère* de Steinbeck, *la Condition humaine* de Malraux ou *le Tchaka* de Th. Mofolo.

Sans verser dans le roman, il faut viser à des restitutions de cette densité, car en l'occurrence la vie réelle fut encore plus palpitante que le roman. La réalité dépasse la fiction. Tout mouvement historique relève à la fois de tous les aspects de la réalité sociale. Et la reconstitution historique qui ne tiendrait pas compte de tous ces aspects serait en fait, sinon une anti-histoire, du moins une autre histoire : un aperçu partiel parce que partiel. On peut bien sûr se concentrer sur un point précis du tableau historique pour en faire un gros plan, mais à condition de ne pas oublier qu'il est situé dans le tableau, sans lequel il ne peut, même en tant que point, être entièrement compris. Cette remarque vaut encore plus pour l'ensemble du tableau. Les faits historiques majeurs, comme l'expansion mandé dans l'Ouest africain sont issus d'un rendez-vous, d'un concours de forces : la technologie, l'équipement matériel, le commerce, les vertus de la langue, la pertinence de l'organisation politique, l'élan du sentiment religieux, etc. Essayer comme on le fait souvent de privilégier abusivement *la* cause motrice avant de tenter de rendre dans leur foisonnement vital l'intervention de toutes les causes, c'est ériger un édifice conceptuel au lieu de tenter de rééditer le passé par l'esprit. Cette saisie globale de l'histoire poly-sources est encore plus impérative pour des sociétés où justement la vie est plus intégrée, moins dichotomique que dans les pays où est déjà consommée la fission en classes antagonistes. On a distingué, peut-être un peu facilement, en Afrique les sociétés à Etat et les sociétés sans Etat, en définissant évidemment ce dernier terme selon les normes de sa propre expé-

rience collective¹¹ On oublie peut-être que, même dans un empire comme le Mali, le manque de routes carrossables et d'administration bureaucratique et aussi l'option délibérée des dirigeants pour la décentralisation commandée par les faits, tout cela entraînait comme conséquence que la vie réelle de la majorité de la population se déroulait hors de « l'Etat », dans des villages dotés de leur autonomie millénaire et qui n'étaient liés au centre, ni par la matérialité d'un lien féodal concrétisé par un fief, ni par la réalité physique des autoroutes ou des voies ferrées, ni par la matérialité des feuilles d'impôt et des arrêtés ministériels ou préfectoraux. Ignorer cela, c'est se condamner à l'approche rudimentaire consistant en chapelets de rois et de princes dont nous ne connaissons parfois qu'un ou deux hauts faits dans un règne de 15 à 20 ans, et que nous érigeons en jalons péremptoirs de la vie réelle des peuples. La vie des peuples africains dans leur immense majorité était celle de sociétés totales sinon totalitaires, dans lesquelles tout se tenait, depuis la facture des outils jusqu'aux rites agraires, en passant par le cérémonial de l'amour et de la mort. A cet égard, la société régie par « l'animisme » n'est pas moins intégrée que celle qui est gouvernée par l'islam. A bien des égards ce n'était pas une société laïque. Et la traiter comme telle, c'est évacuer une part importante de la réalité. En somme, dans ces pays, la centralisation existe aussi; mais ce n'est pas celle de l'Etat moderne,¹² laquelle est presque la rançon et l'antidote de la division forcenée du travail social. L'initiation par exemple, chez les Sénoufo (Poro), les Lobi (Dyoro), les Diula, jouait souvent un rôle focal autour duquel toute la vie de la collectivité est organisée. De même, de véritables fédérations de villages sont bâties autour d'un autel ou d'un culte commun, comme en pays Samo (Haute-Volta) et dans le pays Ibo.

Par ailleurs, les pays africains où les forces productives sont demeurées à un niveau très bas, bénéficient par contre d'un grouillement culturel presque envahissant. Alors que la dépendance de la nature était presque totale, tout habit était parure. Le moindre outil ou ustensile était envahi par l'art. Et il n'est pas jusqu'aux scarifications corporelles, en creux ou en relief, qui en même temps ne proclament une identité ethnique et ne manifestent une intention esthétique. De même, pour la monnaie de fer (guinzé) utilisée par les Loma (Toma), les Kissi, les Konianké, Mendé, Kouranko de la Guinée, du Sierra Leone, et du Libéria. Monnaie, protecteurs des demeures et des champs, gîtes de l'esprit d'un défunt et des ancêtres, les guinzé étaient sans doute tout cela en même temps et ne sauraient sans erreur être réduits à une seule de leurs dimensions. De telles sociétés totales appellent manifestement une Histoire intégrale qui soit à leur image. C'est pourquoi la meilleure façon d'en rendre compte est le travail interdisciplinaire. Tel est le cas de l'ouvrage conjugué de D. Tait, anthropologue et de J. Fage, historien, pour les Konkomba. Telle est l'approche synthétique utilisée par J. Berque pour appréhender l'histoire

11. Voir à ce propos MAQUET J.J., 1961. L'auteur fait intervenir tour à tour l'analyse économique, sociologique et politique pour tenter de définir un « modèle » applicable à la société soga.

12. L'épisode, conté par Ibn Baṭṭūṭa, du peuple du Bouré auquel après une tentative malheureuse d'assimilation, l'empereur du Mali finit par reconnaître son autonomie culturelle, le prouve nettement.

sociale d'un village égyptien¹³. Dans ces conditions aussi, la méthode globale nécessitera une approche prenant en compte tous les facteurs externes, aussi bien que les éléments domestiques. Elles nécessitent que soient transcendées les frontières de l'Afrique pour intégrer les apports asiatiques, européens, indonésiens, américains, à la personnalité historique africaine. Non point bien sûr, sous la forme d'un diffusionnisme sommaire. Car, même quand il y a intervention extérieure, celle-ci est orientée par les forces intérieures déjà en action. La maxime des scholastiques le rappelle: «quidquid recipitur, ad modum recipientis recipitur» (Tout ce qui est reçu, l'est à la mesure et selon la forme du récipient). C'est ainsi que le riz asiatique a été domestiqué là où existait déjà l'oryza africain autochtone, de même, le manioc là où existait l'igname. La culture africaine est un complexe raffiné de facteurs. Mais elle ne saurait se réduire à la somme numérique de ces facteurs puisque ceux-ci n'y sont pas additionnés ou rangés comme des articles d'épicerie. La culture africaine est ce tout qui assume et transcende qualitativement les éléments constituants. Et l'idéal de l'Histoire africaine, c'est de s'appuyer sur tous ces éléments pour donner une idée de la culture elle-même dans son développement dynamique. Qu'est-ce à dire, sinon que la méthode inter-disciplinaire devrait déboucher à la limite sur un projet trans-disciplinaire.

13. J. BERQUE, 1957.